

2

## Le réglage du texte<sup>(1)</sup>

*«L'expression de ce que l'on croit être la vérité est un luxe que seuls peuvent s'offrir les héros ou ceux qui n'ont pas à en subir les conséquences».*

### LE REGLAGE DU TEXTE

La question est d'expliquer les processus qui sont à l'œuvre lors de la rédaction d'un texte dit scientifique dans le domaine, au sens large, des sciences humaines. J'élimine ici pour l'instant le texte réservé à une publication **post mortem**, qui s'élabore dans une perspective bien différente. **En arrière du texte**, il y a le discours des autres, les faits dont on croit pouvoir rendre compte tels qu'on les a perçus, les idées qu'on a pu se faire sur la question et qui nous paraissent mériter d'être en ce moment exprimées.

**En avant du texte**, il y a, bien sûr, le désir de faire avancer la science mais aussi la conquête d'un champ, la tentative d'acquérir un surplus de capital symbolique. Mais il y a d'abord le public destinataire, ou plus exactement l'idée qu'on peut s'en faire, ou peut-être plus implicitement le public avec lequel on désire à son insu converser.

Public lecteur passif destiné à être séduit, conquis, à être rendu client ou, avec moins d'ambition au départ, public qu'on veut toucher - au moins pour qu'il nous connaisse - qu'on veut troubler, décontenancer, destabiliser, qu'on veut retirer à d'autres influences afin de le convaincre, de se l'attacher.

Mais aussi public actif qui va répondre par la plume ou par le sabre. Par la plume, tout ce corps de contradicteurs, critiques, essayistes et collègues de notre étroit domaine où la lutte est forcément plus rude : un mot, une omission bibliographique, une virgule placée ici ou là, prennent dans ces endroits une importance insoupçonnée par les profanes. Mais aussi, à la périphérie de la discipline, s'agite le forum des «honnêtes gens» qui crient au jargon ou à l'imposture.

---

(1) Ce texte fait partie d'un projet de «cahier» sur **le clerc dans son habitus** auquel étaient associés Ahmed Arrif, Abdellah Herzenni, Mohammed Ennaji, Paul Pascon, Mohammed Tozy (1985).

Par le sabre aussi, car le texte de sociologie, d'histoire ou de science politique dévoile, c'est-à-dire voile autrement en montrant d'autres parties scandaleuses du corps social que le discours conventionnel de la place publique. Lequel discours conventionnel dénude aussi des parties scandaleuses, mais il ne veut pas le savoir !

Certes, il y a des sociétés plus molles où le sabre est fortement émoussé et où la sanction est plus impalpable : silence gêné, difficulté d'imprimer, refus d'antenne ... D'autres sociétés plus primitives pensent que la répression physique et pénitentiaire de l'auteur ne lui donnera pas automatiquement une influence qui irait à l'encontre du but visé : le faire taire !

Mais il y a encore un troisième public : celui dont on parle, celui qu'on voudrait révéler à lui-même, c'est-à-dire, moins pompeusement, celui sur lequel on a essayé ses idées ou dont on a extrait et abstrait des idées. Là on doit sans doute distinguer un public diffus lisant des idées générales sur un espace large, d'un public plus réduit qui vous connaît personnellement et que l'on connaît, que peut-être on va revoir. Une commune, un village, une administration, une catégorie sociale ... dans le cas où elle serait amenée à prendre connaissance de votre texte (si vous avez au moins la courtoisie de le lui adresser) pourra, outre les réactions de réponse dans l'ordre intellectuel, être bouleversée dans son être d'une manière difficile à connaître (déontologie !).

Le discours sur le groupe, tel qu'il est reçu par le groupe, dévoile, donc dérange un ordre ; dérange un ordre qui ne tient justement qu'en raison de son implicite, c'est-à-dire de son voile.

Décider de révéler le groupe à lui-même - ou plutôt révéler ce que l'on croit en avoir compris - c'est secouer un arrangement des rapports de forces, donc avantager telles forces plutôt que telles autres. Au nom de quoi ? Grâce à quelles usurpations ? A partir de quelles autorisations formellement données par le groupe ? On protège les individus par l'anonymat, mais les groupes ? Les professions ? Les villages ? Les classes ?

Plus précisément la lecture du discours est, en général, plus facile pour les dominants du groupe que pour les dominés : pour une série de motifs qui relèvent de la disponibilité, de la langue, de la lecture bien sûr, mais aussi du fait que les premiers peuvent agir avec plus d'aisance et manipuler le système à leur avantage principal.

Ce qui donnerait à penser que les études servent toujours les puissants ! Proposition peut-être un peu trop courte, trop unilatérale pour être totalement vraie : l'existence d'une catégorie du secret et du confidentiel montre bien que l'information est jugée subversive par des dominants bien placés pour en apprécier l'usage.

Ainsi le discours sur la société entre dans un système d'actions et d'interactions d'une forte complexité. Lorsque l'auteur prend conscience et tient compte d'une partie au moins des implications de son texte, la question se pose de savoir dans quelle mesure celui-ci peut être encore qualifié de scientifique ou plus simplement ce qu'est la science.

Comparons un exposé de sociologie ou d'histoire avec un texte de biologie ou de physique pour faire apparaître l'extraordinaire différence - peut-être pas de nature, mais au moins de degré - dans le réglage du texte.

Tout d'abord, dans les sciences de l'inerte ou du vivant, les auteurs convoqués en raison de leurs productions antérieures sur le même sujet sont exactement connus avec un minimum d'hésitation (sauf évidemment pour quelques synthèses théoriques multidisciplinaires. Il s'en suit que le point exact d'avancement de la réflexion est unanimement reconnu sur un axe linéaire orthogénétique quasi indiscuté et que l'on ne peut y ajouter que des faits ou des idées nouvelles à partir d'observations bien établies par des méthodes qualifiées. La sanction scientifique d'un nouveau discours est rapidement retournée ; l'expérience est répétée ailleurs : on vous donne acte ou on vous ridiculise ! Le public est étroit, il ne crie pas au jargon, celui-ci a été arrêté et reconnu par consensus. Si l'on prend la liberté de créer un mot, un concept, il faudra subir rapidement le jugement du prochain colloque qui l'adoptera ou le jettera aux oubliettes. Il ne s'agit pas là de mode, d'influence, d'école ou d'idéologie : il y a bien longtemps qu'on ne brûle plus les papiers maudits comme du temps de Galilée et le lyssenkisme est un cas historique bien reconnu.

Dans les sciences de l'Homme, l'affaire est plus complexe : le réglage du texte ne répond que de très loin à un protocole scientifique, car il entre dans une bataille pour la représentation idéologique du Maroc. Il ne faut pas le regretter, ni s'en indigner. Il faut, je pense, prendre la chose comme elle est, comme un constat, comme un arrangement avec lequel on doit accepter de vivre, au moins encore pour longtemps, pour plus longtemps que nous en tout cas.

Le premier devoir est de mettre à jour le système de réglage, de codage du texte en sciences humaines. Il ne nous échappe pas que le tour de ce problème ne pourra réellement jamais être terminé, car c'est un jeu infini et en permanence renouvelé que celui de la mise au point des codes en vue de leur décodage. Car à quoi sert le réglage si non à sélectionner une sible en neutralisant les non-sibles ? Eternel problème de la rhétorique !

Avril 1983  
Paul Pascon